

André Gabastou

## Pérégrinations arlésiennes

Dans son dernier roman, *L'Homme seul*, l'écrivain basque Bernardo Atxaga évoque un « professeur de lutte armée » qui raconte à ses « élèves » une histoire assez amusante. Quelle différence y a-t-il entre les marins andalous, galiciens et basques ? Lorsqu'ils arrivent dans un port, les premiers s'éloignent le plus possible du rivage, les deuxièmes restent dans l'enceinte de la ville, quant aux troisièmes, ils ne bougent pas et se livrent à de menus travaux. Ce qui montre que les Basques, dont Pío Baroja disait qu'ils aiment leurs petits ruisseaux, leurs petites vallées et leurs petits dieux qu'ils tutoient, sont très bien préparés pour se retrouver en prison. Quel rapport avec les Assises de la traduction littéraire en Arles ? Il est des traducteurs qui ont un sens inné de l'altérité, qui bondissent sans trébucher de langue en langue, et il en est d'autres, dont votre serviteur, qui rechignent, qui recherchent leur pré carré, courent après le castillan, le catalan, le basque, le galicien... comme si la péninsule Ibérique avait largué les amarres, idée centrale, on s'en souvient, du roman d'un Portugais récalcitrant, *Le Radeau de pierre*, de José Saramago. En Arles, la langue fourche, le récit bifurque, les idiomes jasant, des plus connus aux moins fréquentés, et celui qui ne demandait qu'à loger parmi les siens en repart abasourdi, et mille voix parlent et s'entremêlent dans sa tête. Après une année de relative solitude, cette première violence aura le mérite de le remettre sur pied, et voilà que ce même traducteur souhaite que l'exploration de continents inconnus se prolonge et il recherche de nouveaux sentiers avec l'obstination qui était la sienne au moment de les éviter. Mais à peine réveillé, il lui faut rebrousser chemin et il se dit que si la traduction veut l'unité du monde, eh bien lui, il est fait de contradictions ! Puis certaines voix s'apaisent, d'autres se taisent à jamais, et d'autres encore continuent de résonner en lui.

Des interventions « institutionnelles », il retiendra un nom, Jean Gattégno, dont le remarquable travail en faveur du livre avait suscité l'admiration et dont la fin brutale nous avait assombrés il y a de cela quelques mois, ainsi qu'une idée de Jean Guiloineau, président d'ATLAS, celle d'instituer des « collèges-refuges » pour les traducteurs menacés. Car si la littérature entretient des relations tordues avec la politique, il n'en va pas de même de ses conditions de production. Elles sont simples, et le meilleur moyen de les supprimer est encore le recours à la force brutale, comme le montre l'élimination physique de ceux qui se livrent à son exercice, et dont la liste ne cesse de s'allonger pour l'année en cours.

Face à l'horreur, la conférence d'Édouard Glissant, « Traduire : relire, relier », était une leçon de courage. Venu d'un « archipel d'îlots linguistiques », l'écrivain antillais réfléchit et écrit au cœur même de ce qui est devenu la mondialisation de la littérature. Une phrase clé : « Nous n'écrivons pas aujourd'hui de manière monolithique, mais en présence de toutes les langues du monde ». Pour lui, la traduction est une expérience de créolisation, un art de l'imaginaire (« l'imaginaire des langues » dont il avait déjà parlé à Strasbourg) aspirant à la totalité-monde, une résultante imprévisible qui ajoute aux deux langues. Aussi traduire est-ce relire et relier, mettre en dire et en relation. La multiplicité des langues est une richesse, et on ne sauvera aucune langue du monde en laissant périr les autres. De bons esprits s'échinent à nous persuader du contraire et laissent entendre qu'un puzzle linguistique est une menace pour la paix. S'il est vrai que l'identité nationale se confond souvent avec une langue, comme on peut le voir au Pays basque – Euskal Herria, le pays qui parle le basque, l'euskara – et ailleurs, il est tout aussi vrai que n'importe quel geste créateur, à la fois poétique et politique, à l'intérieur de cette même langue, peut délester le nationalisme de son agressivité, cela s'est vu même si on n'en parle pas. « Traduire : relire, relier » donnait le ton à ces Assises qui se sont déroulées sous le signe des écarts, des glissements, mais aussi des échos et des récurrences.

La première table ronde consacrée à « la traduction des auteurs de langue portugaise dans le monde » a abordé d'emblée ce type de problèmes et ressemblait à une métaphore filée du propos initial. Réunissant deux écrivains de langue portugaise, Maria Gabriela Llansol (Portugal) et Mia Couto (Mozambique), et des traducteurs de renom tels que Claire Cayron, Michel Laban, Alice Raillard et Jacques Thiériot, sous la houlette d'une animatrice dotée d'un véritable génie des transitions, Michelle Giudicelli, elle évoquait au fur et à mesure que le temps avançait les relations conflictuelles, mais aussi passionnelles, en miroir, entre le portugais et ses multiples filiations.

À regretter l'absence de Caio Fernando Abreu, cloué par la maladie, auteur brésilien de recueils de nouvelles et d'un roman qui ont fait, il y a peu, l'effet d'un feu d'artifice. Jacques Thiériot se revendique traducteur de brésilien, et non de portugais du Brésil. Il a rappelé au passage que les écrivains brésiliens militaient pour une langue nationale et autonome. Mais qu'en est-il exactement, d'autant plus que cela ne vaut pas, comme d'ailleurs on l'a dit dans le public, pour l'espagnol ? À Buenos Aires, personne n'a jamais prétendu écrire en argentin, même si Jorge Luis Borges a défendu très tôt l'idée d'une littérature nationale, et le goût du paradoxe y est si prononcé qu'on peut dire d'un écrivain tel qu'Adolfo Bioy Casares qu'il suit une syntaxe française, sans compter que certains auteurs argentins, comme Victoria et Silvina Ocampo, ou Gloria Alcorta, n'ont appris l'espagnol que dans leur adolescence. Mais Jacques Thiériot, au cours d'un exposé clair, pédagogique, s'appuyant sur ses propres traductions, a décrit la spécificité brésilienne, expliqué comment le brésilien s'était éloigné de sa source à l'image du radeau de pierre de José Saramago.

Si le brésilien semble institué, constitué autour d'un noyau dur, le portugais venu du Portugal, qu'il subvertit, mais dont quelques auditeurs portugais ont tout de même rappelé l'existence, que dire des territoires africains ? Le témoignage de Michel Laban fut un grand moment de ces Assises : il était émouvant d'écouter ce traducteur se débattre avec des instruments de travail déficients contre des langues superposées, un portugais mêlé de tours en langues vernaculaires, et l'on se demandait si son travail était du ressort de la linguistique ou de l'anthropologie. L'écrivain Mia Couto lui faisait écho. Le jeu semble périlleux, mais tout de même exaltant. Ils en conviennent.

Ces rencontres d'Arles se déroulent à un rythme effréné, et il faudrait sans doute prévoir quelques plages de temps pour rêvasser. On a beau se plaindre, comment se priver, à dix heures du matin, d'un atelier de catalan, quand on a fustigé ici et là l'impérialisme castillan ? Non, le devoir appelle, et nous nous laissons, bouche bée, mener en bateau par Edmond Raillard qui a dû l'être lui-même par un auteur catalan qui évoque une rencontre amoureuse, semble-t-il, entre deux hommes et qui se révèlent en fait deux personnages de sexe opposé. On se plaint d'un excès de paroles, et on s'en veut en même temps de n'avoir pu assister aux autres ateliers, l'arménien (Pierre Ter-Sarkissian), l'égyptien ancien (Pascal Vernus) et le portugais (Michelle Giudicelli), très prisés semble-t-il.

Il est d'usage de prononcer aux Assises d'Arles une conférence sur un traducteur « historique », tâche dont Françoise du Sorbier avait proposé cette

année de s'acquitter. Elle a « exhumé » pour les ignorants dont je suis l'abbé Desfontaines, abbé de plume du XVIII<sup>e</sup> siècle, devenu ennemi juré de Voltaire, fondateur de revues et traducteur de Swift et de Fielding. Françoise du Sorbier a évoqué avec brio un problème qui se pose à tout traducteur : la naturalisation du texte. À partir d'un préjugé, « les Anglais sont les sauvages de l'Europe » (Philippe Sollers n'a pas inventé la guerre du goût), l'abbé Desfontaines plie le texte anglais aux canons français jusqu'au contresens, et les effets de ce parti-pris de naturalisation, de cette torsion infligée au référent sont souvent comiques. Nous croyons, forts de la réflexion qui a été menée depuis sur la pratique de la traduction, échapper à de telles trahisons. Et pourtant ! J'avais choisi pour l'atelier que j'animais avec Jean Guiloineau sur le vocabulaire amoureux un texte aux antipodes du sien (nous voulions créer un effet de contraste), extrait d'un roman d'un écrivain espagnol, Alvaro Pombo, qui joue sur les télescopes des registres de langue (un va-et-vient constant entre la préciosité et la vulgarité), pour montrer ce qu'il ne faut pas faire, même et surtout si l'on reçoit la caution d'une maison d'édition prestigieuse. Mais moi-même, ayant à traduire un auteur sombre, désespéré, à la langue cassée, Juan Carlos Onetti, j'étais en mon temps tombé dans le piège, et il avait fallu qu'une traductrice plus « littéraliste » que moi me tende au dernier moment une perche pour me sauver de la noyade. Tout s'était passé à mon insu. Seule différence entre Desfontaines et nous ? Il revendiquait à grand bruit ses coups de ciseau, alors que nos petits crimes nous font raser les murs.

« Julien Gracq et ses traducteurs. Traduction du style et style de la traduction », tel était l'intitulé de la deuxième table ronde, animée par Michel Murat, après lecture d'une lettre émouvante de l'écrivain. « Poser la voix est inséparable de la constitution de la figure de l'auteur dans le texte », dit Michel Murat de cette œuvre dont je persiste à penser qu'elle est l'une des plus *étranges* de la littérature française. Et s'il est vrai que le lexique de Gracq pose des problèmes de transposition, que dire du rythme, de la scansion de la phrase, et surtout du ton, ce ton noble qui est à la source de bien des malentendus ? Quelques jours avant les Assises, je relisais un petit texte rageur publié par nos amis de Saint-Nazaire d'un écrivain argentin éblouissant d'intelligence, César Aira. Aira y pourfend le goût français du style pour le style, et à ses yeux, l'écrivain emblématique de notre spécificité nationale n'est autre que Julien Gracq. César Aira n'a peut-être pas saisi cet écart subtil, bordant un texte qu'il faut prendre dans son ensemble, dont tout le monde a parlé et qui fait qu'on ne peut le réduire à l'académisme. Est-il traduisible ? Il était intéressant d'entendre Dieter Hornig dire que les écarts de Julien

Gracq dans le texte de départ se rendent si facilement en allemand qu'on ne sent plus le travail opéré par l'écrivain sur sa langue. L'énigme qui est au cœur de cette œuvre se doublerait-elle d'un problème de réception ? Le débat reste ouvert.

Enfin, la proclamation des prix et le retour dans la cité de l'admirable Jusuf Vrioni qui nous avait enchantés l'année dernière et qui sera probablement proclamé citoyen d'honneur de la ville d'Arles si le conseil municipal en décide ainsi, comme l'a annoncé le dimanche 13 novembre 1994 le sénateur-maire Jean-Pierre Camoin ; et comme si c'était trop peu, annonce également d'un projet, celui d'un prix de la traduction décerné par la ville qui nous accueille. Avant le beau film consacré par Henry Colomer à la traduction de Shakespeare par Jean-Michel Déprats, variations juvéniles et gracieuses autour de différentes traductions de Shakespeare finement interprétées par une jeune troupe arlésienne, *Muse of fire*.

Rien ne vaut une table ronde intitulée « Pour un contrat de commande de traduction d'une œuvre dramatique » pour vous faire retomber sur terre. À écouter Jean-Michel Déprats et Lily Denis, on se dit que si des traducteurs aussi reconnus, à juste titre, qu'eux se font ainsi rouler dans la farine, qu'advient-il de nous ? Il est bon que de tels débats rappellent notre condition matérielle, ne serait-ce que pour nous mettre en garde et nous galvaniser pour le combat.

Nouveaux ateliers l'après-midi, l'allemand avec Philippe Ivernel et Dominique Tassel, l'anglais avec Pierre Furlan, et une nouvelle expérience : deux ateliers thématiques. Comme j'anime l'un d'entre eux, je suis privé des autres, surtout des jeux de mots de Reinaldo Arenas que je sais irrésistibles décryptés par Liliane Hasson aux côtés de Marie-Claire Pasquier. De retour à Paris, je parcours un dernier tronçon de métro en compagnie de mon voisin Pierre Furlan ravi, et je suis ravi qu'il soit ravi. Tant de ravissement ne durera pas longtemps. J'avais oublié que la Maison de l'Amérique latine rendait le lendemain hommage à Juan Carlos Onetti. On avait convoqué le ban et l'arrière-ban des spécialistes. Et les traducteurs ? Louis Jolicœur dont Christian Bourgois répète à qui veut l'entendre qu'il lui a fait découvrir l'écrivain ? Claude Couffon ? Albert Bensoussan ? Moi-même ? Non, pas un seul n'est appelé, notre travail est quantité négligeable, et l'on se réveillerait avec une belle gueule de bois s'il n'y avait eu Arles pour s'insuffler un peu de courage.